

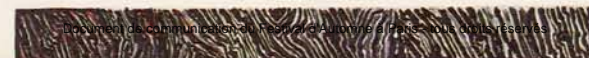


GEORGE RUSSELL



Théâtre des Champs-Élysées  
mardi 29 octobre 1991

avec le concours de la Caisse des dépôts et consignations





## GEORGE RUSSELL

### THE LONDON CONCERT IN PARIS

#### THE LIVING TIME ORCHESTRA

Tiger Okoshi, Ian Carr, Henry Lowther, *trompette*

Dave Bargeron, *trombone*

Ashley Slater, *trombone basse*

Chris Biscoe, Andy Sheppard, Pete Hurt, *instruments à anches*

Brad Hatfield, Steve Lodder, *claviers*

David Fyuczinski, *guitare*

Bill Urmson, *basse électrique*

Dave Adams, *batterie*

Pat Hollenbeck, *percussion*

GEORGE RUSSELL, *direction*

Bill Strode, *ingénieur du son*

#### Oeuvres au programme :

*African Game*, composition de George Russell

*Uncommon Ground*, composition de George Russell

*American Trilogy*, composition de George Russell

*So What*, composition de Miles Davis, arrangement de George Russell

.....

New York, 1948. George Russell a vingt-cinq ans. Ce kid de Cincinnati, batteur professionnel depuis déjà dix ans, est ébloui par l'énergie créatrice de la capitale du be-bop. C'était l'époque où Thelonious Monk et Billie Holiday partageaient la vedette du «Downbeat Club», où Varèse et John Cage révolutionnaient la musique, où Pollock et Kline faisaient exploser la peinture, où Strasberg enseignait sa «méthode», où Charlie Parker et Bud Powell réinventaient tous les soirs le jazz au «Three Deuces», où il suffisait d'indiquer à un chauffeur de taxi, «la Rue», pour qu'il vous conduise sur la 52<sup>e</sup>, la rue des boppers. Tous les jours, George Russell descendait un petit escalier de la 55<sup>e</sup> rue, traversait une blanchisserie chinoise et, après avoir frappé, pénétrait dans un minuscule appartement très sombre où passait toute la tuyauterie de l'immeuble. C'était l'antre de son ami l'arrangeur et chef d'orchestre, Gil Evans, et de son chat, Becky.

Le jazz moderne est né dans cette chambre aujourd'hui mythique qui ne contenait qu'un piano, un lit, un évier et un phonographe diffusant continuellement des disques de Ravel, Ellington, Berg ou ceux d'un résident occasionnel : Charlie Parker. L'appartement de Gil Evans était le lieu de passage de tous les artistes «hip» de l'époque : Max Roach, Miles Davis, Gerry Mulligan, John Lewis, Lee Konitz et, bien sûr, Parker.

(...)

A cette époque Parker propose à Russell de rejoindre comme batteur son quintette. Malheureusement, la tuberculose le cloue seize mois dans un hôpital du Bronx. Il se consacre alors à l'écriture orchestrale et au cours de ses recherches redécouvre une gamme de la Grèce ancienne, la gamme lydienne, qui permet d'improviser sur les modes et non plus sur les accords. En 1953, il publie un livre qui deviendra, de Miles à Coltrane, d'Eric Dolphy à Bill Evans, la bible de tous les aventuriers du swing : «Le Concept lydien chromatique de l'organisation tonale». En 1991, trente-huit ans plus tard, il poursuit toujours sa recherche lydienne. Rien de froid ni de dogmatique dans sa «méthode» qui, au contraire, encourage le swing, fortifie l'esprit du blues et libère l'im-

provisation. Dans sa petite maison aux couleurs pastel de Cambridge, le quartier universitaire de Boston, George Russell met la dernière main à son dernier essai théorique, «Science de la gravité tonale ou ultime concept chromatique lydien». «Cela peut paraître intellectuel, commente-t-il en riant, mais tous les vrais jazzmen savent intuitivement découvrir le vrai centre de gravité dans toute musique, aussi bien celle de Mozart que de Stravinsky. Et puis, n'oubliez pas que mes vraies racines, c'est la musique des églises noires.»

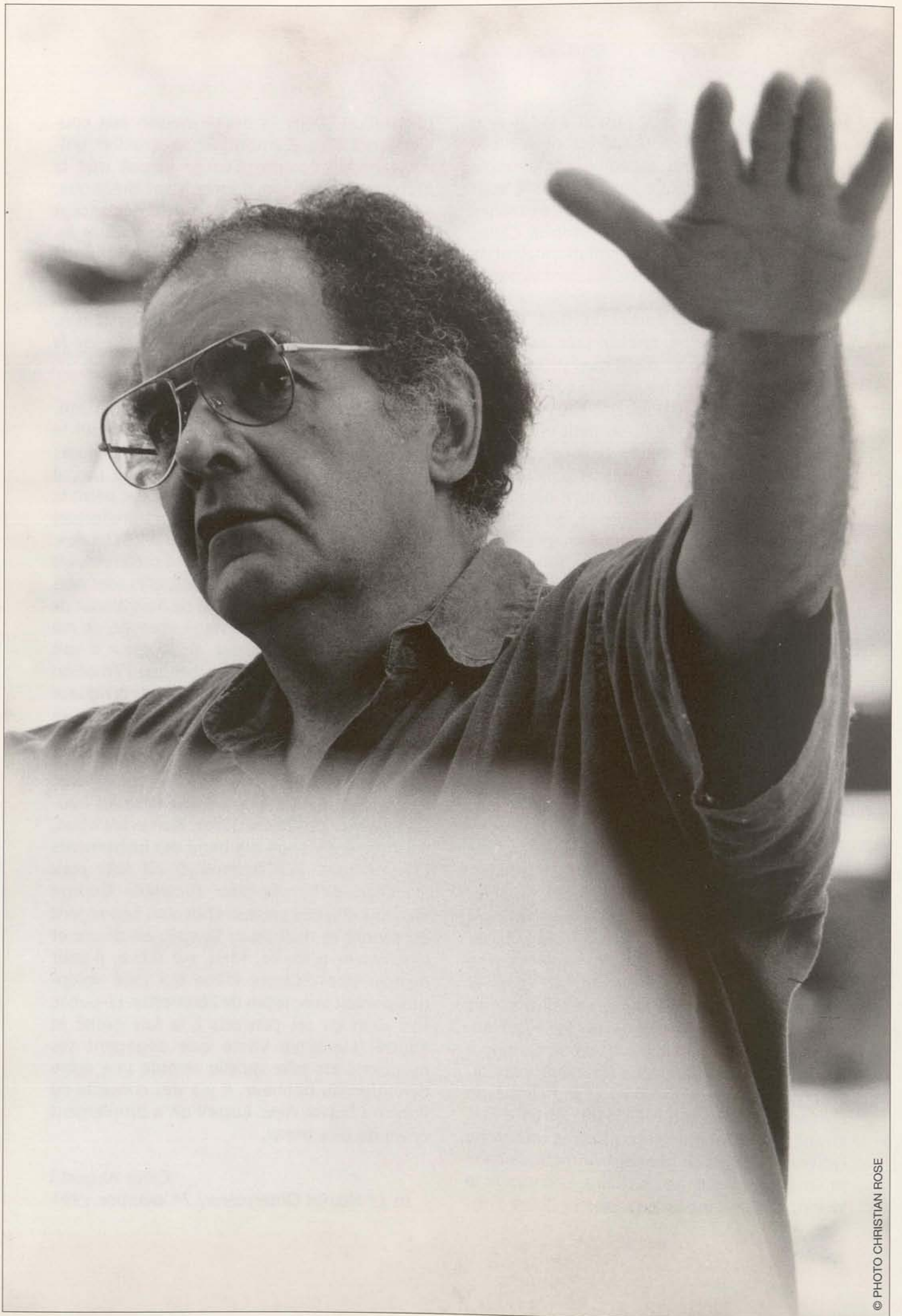
(...)

Monsieur Russell est un défricheur d'horizon. Son big band est sa boussole. Il danse sur le champ magnétique d'une musique toujours en expansion. Sur scène il ne dirige pas, il sculpte des formes musicales, attire et pétrit la matière sonore. Cet artiste est un intellectuel du swing. «Concept lydien», «gravité tonale», «swing vertical» sont ses notions préférées. «Je les ai apprises en observant la vie, elles sont nées de mon association avec Bird, de mon amour de l'Afrique, des périodes de vache enragée, de ma tuberculose. Elles viennent de la rue.» Il sait comme tous les grands artistes que l'émotion et la beauté ne peuvent naître que de la rigueur formelle. Le jazz selon Russell est par nature ascensionnel. Depuis l'enregistrement, en 1960, de sa suite, *New York, New York*, nous savons qu'il aime les formes verticales. Avec son orchestre, il cherche à atteindre les hauteurs jusqu'alors inaccessibles. Bien avant Miles, il a intégré dans son big band des instruments électroniques. «La technologie est faite pour illuminer, dit-il, pas pour éliminer.» George Russell a les yeux couleur chocolat. Son regard est tendre et malicieux. Sa voix est douce et légèrement acidulée. Mais, sur scène, il peut devenir une créature féline qui joue voluptueusement avec le feu de l'orchestre. Le public sort d'un de ses concerts à la fois exalté et épuisé. L'énergie vitale que dégagent ses musiciens est telle qu'elle semble une autre définition du bonheur. Il y a des concerts où l'on crie bravo. Avec Russell on a simplement envie de dire merci.

Gilles Anquetil

in *Le Nouvel Observateur*, 24 octobre 1991





FRFAP - 1991 - M - 05 - PRG S

© PHOTO CHRISTIAN ROSE